

## ARAGON PAR PHILIPPE FOREST

>>> semblait pouvoir tout écrire, même quand il n'avait plus rien de précis à dire – c'est alors qu'il était peut-être le meilleur. On pense après cette biographie à un rossignol roulant à l'infini ses trilles, pour le seul plaisir de les entendre se faire écho, comme à un orgue de Barbarie mixant les plus belles ritournelles du passé national (Hugo, Rostand, Apollinaire). De même que saint Augustin, formé à l'école des rhéteurs antiques, multiplie jusqu'au vertige les arguments prouvant l'existence d'un Dieu absent, Aragon a des capacités rhétoriques illimitées. Elles l'encouragent à soutenir des thèses parfois improbables; plus elles le sont, plus son art de la surenchère s'en trouve valorisé. Ainsi le ténor du bel canto s'épanouit en gondolier du stalinisme...

### Un jour anarchiste, le lendemain stalinien

Il y a pourtant une faille dans ce bel édifice. La parole éblouissante et le regard de fakir cachent un vide immense, Philippe Forest le suggère à plusieurs reprises, sans jamais en faire une clé définitive – son « champion » change trop régulièrement de serrures pour qu'il s'y risque. Écrire, pour Aragon, c'est sonder ce vide, au risque d'y sombrer. C'est répondre au vertige d'exister par un funambulisme plus menaçant encore, mais qu'il se sent de taille à pratiquer avec l'étonnant balancier que sa virtuosité lui offre. L'insatiable besoin d'amour

d'un écrivain qui menaça vingt fois de se suicider et qui manqua mourir pour Nancy Cunard, dit bien quelle faille intime se cachait sous le masque de la facilité.

Serait-ce le legs d'une enfance bâtarde, où la mère déclarée d'Aragon était en vérité sa grand-mère, sa sœur sa mère, et son parrain son authentique géniteur? Philippe Forest ne nous interdit pas de le penser, tout en se refusant à jouer les analystes amateurs. Comme si cette famille dysfonctionnelle, où aucun nom ne correspond à la fonction annoncée, avait encouragé l'écrivain à renommer à sa façon la réalité, sans que jamais le manque originel ne soit surmonté. J'en ai personnellement conclu qu'Aragon n'avait pu combler ce vide fondateur qu'avec le béton stalinien qu'Elsa la Russe draina, seul à pouvoir compenser le redoutable travail d'extraction de l'écriture. Aragon aurait retrouvé dans le Parti une famille qui l'aurait à la fois recueilli et confiné, comme la première. Cette modeste supposition m'a aidé à supporter le pénible, sinon à comprendre l'intolérable.

Philippe Forest ne masque pas les errements idéologiques d'Aragon, même s'il souligne ses combats les plus estimables (Front populaire, Résistance, lutte finale contre la censure soviétique). Aux périodes les plus chaudes de la vie déconcertante de son « héros », il consacre même plus de place qu'aux écrits proprement dits, toujours avec un grand souci de précision. Il sait que là se joue sa véritable réhabilitation, personne ne doutant plus des pouvoirs magiques de l'écrivain; tels sont ses dons de synthèse qu'il réussit même à transformer les épisodes les plus ingrats en récits limpides et surprenants. Mais il ne peut faire oublier le silence d'Aragon à l'élimination, en 1937, de son quasi-beau-frère, le second compagnon de Lili Brik, sœur d'Elsa. Pas plus que ses éloges de la Guépéou, sa dénonciation de Nizan comme « fic » infiltré, ses campagnes contre le pessimisme en art et l'abstraction en peinture, ses appels en faveur de la « liquidation de l'individualisme formel en poésie ». Déroutant écrivain qui passa trente ans à célébrer le réalisme socialiste tout en restant incapable de voir la réalité sociale de l'URSS – lui qui savait pourtant l'essentiel de la terreur stalinienne! Étrange romancier, si doué pour décrire des mondes qui s'effondrent, mais qui s'oblige à n'annoncer que des lendemains qui chantent, en politique...

Toujours on revient à ce que Philippe Forest appelle ce « grand vide où se défait toute conscience d'être soi ». De cette béance intime surgirent un grand nombre d'Aragon, tantôt enjôleurs et tantôt odieux, ici dadaïste et là déroulédien, un jour anarchiste et le lendemain stalinien, le plus étonnant de ces avatars restant l'homosexuel qui s'épanouit à la mort d'Elsa. Voilà que cet écrivain de 75 ans, à qui on ne donnait plus longtemps à vivre, sans ces vieilles béquilles de l'Épouse et du Parti, se retrouve à gambader dans Paris, très loin de la place du Colonel-Fabien, à entretenir tout un tas de garçons, d'un demi-siècle ses cadets, à donner des bals costumés ou

Aragon, Elsa Triolet, André Breton, Paul et Nusch Éluard (1930).

